

Du Silence et des ombres (analyse) ***To Kill a Mockingbird***

Sainte-Marie Éleuthère, C.D.N.

Number 37, May 1964

Cinéma américain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51865ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Éleuthère, S.-M. (1964). Du Silence et des ombres (analyse). *Séquences*, (37), 41–46.



DU SILENCE ET DES OMBRES

(TO KILL A MOCKINGBIRD)

A. Documentation

1. Générique

Américain 1962 — Réal. : Robert Mulligan — Scén. : Horton Foote d'après le roman de Harper Lee — Phot. : Russell Harlan — Mus. : Elmer Bernstein — Int. : Gregory Peck (Atticus Finch), Mary Badham (Scout), Philip Alford (Jem), John

Megna (Dill Harris), Brock Peters (Tom Robinson), Frank Overton (Le shérif), Rosemary Murphy (Miss Maudie), Robert Duvall (Boo Radley), Paul Fix (le juge Taylor), Collin Wilcox (Mayella Ewell), James Anderson (Bob Ewell), Estelle Evans (Calpurnia), Ruth White (Mme Dubose) — Dist. : Sovereign Films.

2. Le réalisateur

Né à New York, le 23 août 1925, Robert Mulligan appartient à une famille modeste. Il fréquente une école primaire du Bronx et se voit à 14 ans offrir une bourse par un Institut d'art. Mais il refuse, car il préfère acquérir d'abord une formation plus générale. Un autre idéal se dessine à ses yeux et il rêve de la prêtrise. Après des études à l'Académie Sainte-Anne, il entre au séminaire. Puis c'est la guerre. Il décide d'interrompre ses études de théologie pour s'engager ; il sert dans la marine.

Démobilisé en 1946, il travaille pour le New York Times. Puis il s'inscrit à la faculté des lettres de Fordham. La radio l'intéresse toujours et il est un des premiers à suivre les cours du département de la radio créé à Fordham. Ses études achevées, il cherche de l'emploi et devient garçon de courses dans les studios de la Columbia Broadcasting Society. Il gravit tous les échelons jusqu'à ce qu'il devienne l'un des réalisateurs les plus haut cotés de la télévision américaine.

De la télévision, il passe à la réalisation cinématographique en 1957. Son premier film avec Anthony Perkins et Karl Malden s'intitule : *Fear Strikes Out* (*Prisonnier de la peur*). Le cinéma lui doit cinq autres films : *Come September* (*Le Rendez-vous de septembre*), *The Great Impostor* (*Le Roi des imposteurs*), *The Spiral Road* (*L'Homme de Bornéo*), *To Kill a Mockingbird* (*Du Silence et des ombres*), enfin *Love with the Proper Stranger*.

3. Le scénario

Le scénario est tiré d'un roman en partie autobiographique de Harper Lee. Le ton subjectif est respecté et celle qui fut Jeanne-Louise Finch dite Scout évo-

que ses souvenirs d'enfance.

L'action se situe dans une petite ville du sud des Etats-Unis en 1932. A cette époque, Scout vivait heureuse avec son père l'avocat Atticus Finch et son frère Jem. La mère était morte alors que Scout n'avait que deux ans et Jem, six.

Le scénario découpe deux étés de la vie de Scout. Le premier raconte la vie de tous les jours. Le portrait du père qui donne de la tendresse pour deux et assure à ses enfants une éducation solide est délicatement dessiné. Dill Harris, neveu d'une voisine est devenu l'ami de Scout et de Jem, l'instigateur ou le complice des escapades chez les voisins avec le cortège de peurs que se crée l'imagination enfantine. L'exploit de l'été est accompli par le père qui, sous les yeux admiratifs de ses enfants, tue d'un seul coup de fusil un chien enragé. Le drame est amorcé, car Atticus Finch a accepté de défendre un noir. L'entrée en classe de Scout marque la fin de cette étape paisible.

Le second été ramène Dill et l'enchantement des jeux. C'est aussi l'époque du procès de Tom Robinson accusé d'aboier abusé d'une blanche, Mayella Ewell. Atticus Finch, selon sa promesse, défend le Noir. Le déroulement du procès attire invinciblement les enfants qui, à l'insu du père, y assistent.

De lourdes menaces pèsent sur Atticus Finch et ses enfants, car Bob Ewell ne pardonne pas qu'on puisse mettre en doute sa parole pour croire un "nègre". L'été est vécu dans un climat lourd et tendu. Malgré le plaidoyer convaincant d'Atticus Finch, Tom Robinson est reconnu coupable par le jury. Sa mort, alors qu'il tente de s'enfuir, l'attentat sur les deux enfants, la protection mystérieuse de Boo Radley et l'assassinat de Bob Ewell constituent les événements tragiques de ces derniers jours de vacances.

B. Etude

1. Les personnages

Comme ces coffrets gardés jalousement avec leur contenu de vieux jouets (générique), les souvenirs d'enfance tirent leur prix d'un passé habité par la présence d'êtres chers. Dans le film, la narratrice Scout évoque le visage de son père et la tendresse jointe à l'admiration commande le récit.

a) Le père

Atticus (Scout elle-même le nomme ainsi avec toute la ville), père attentif, avocat intègre, voisin paisible, incarne l'homme simple, honnête et juste qui constitue l'humanité moyenne. C'est le courage du réalisateur d'avoir choisi ce personnage peu romanesque. Comment rendre attachant un homme tellement ordinaire ? Si Robert Mulligan a réussi, c'est qu'il a misé sur deux forts atouts : la psychologie fine et nuancée du personnage et une interprétation hors pair.

Atticus Finch comble le spectateur à toutes les séquences. Avec ses enfants, il se montre compréhensif et bon. Le seul chagrin qu'il leur cause c'est de refuser de prendre part à leurs jeux parce qu'il veut les laisser tout entiers à l'enchantement de l'enfance. L'obéissance qu'il exige n'est pas tatillonne et il sait revenir sur sa parole quand il le juge opportun. Louons les auteurs d'avoir su hausser cet homme ordinaire à la taille des héros par des moyens simples : le coup de fusil infaillible et la défense d'une cause juste mais perdue d'avance.

Homme de bon voisinage, il respecte

l'intimité des autres et essaie de le faire comprendre aux enfants curieux. D'esprit libéral, il n'hésite pas à défendre un Noir, malgré les préjugés raciaux de son milieu. Fidèle à ses principes, il réclame la justice au nom de Dieu et du droit de tout homme à être jugé honnêtement.

b) Les enfants.

Les enfants sont au coeur du film. La narratrice Scout, Jem le grand frère, Dill le compagnon de jeux, vivent sous nos yeux. Aucune fausse note dans leur comportement et leur conduite.

Ce sont des enfants normaux qui se sont créés un monde à la mesure de leur imagination. Ils inventent des aventures palpitantes dans les jardins du voisinage qu'ils remplissent de fantômes. Ils jouent à se faire peur et c'est passionnant. Les rapports qu'ils établissent avec les grandes personnes indiquent nettement que l'univers adulte n'est pas le leur et quand ils y pénètrent c'est pour y causer des perturbations. Atticus est le grand héros et ils prêtent aux voisins le visage qu'ils leur imaginent. Ils savent à l'occasion prononcer des paroles d'une vérité troublante.

Entre eux, ils jouent des rôles comme le font tous les enfants. Les accents protecteurs de Jem vis-à-vis de Scout, le "Ce que tu peux être fille" qu'il lui décoche, la conscience qu'il éprouve de protéger son père en l'accompagnant sont des traits d'une finesse indéniable. Justes aussi la gêne de Scout à porter une robe, sa répugnance de l'école au premier jour de classe, ses intuitions féminines sous des dehors garçon-

niers. Peut-être y a-t-il quelque exagération à propos du rôle qu'elle croit avoir joué dans le départ des paysans ameutés à la porte de la prison gardée par Atticus. Cette exagération même appartient à la psychologie enfantine. L'enfant croit à l'importance de son personnage et de ses actions et cette croyance peut survivre dans le souvenir.

Le citoyen Dill Harris qui prend des airs supérieurs et se donne une situation privilégiée en fabulant sur son père constitue une pièce essentielle du trio enfantin. C'est pour éblouir qu'il se prétend sans peur et il stimule ainsi l'audace réelle de Jem et de Scout dans des aventures qu'ils n'auraient pas osées sans cette présence.

c) Les autres personnages.

Tout d'abord: les personnes reliées à la vie quotidienne. Calpurnia, la fidèle servante noire; Miss Maudie la voisine secourable; Madame Dubose et son culte des fleurs; Boo Radley le simple d'esprit, invisible et bon génie des enfants. Aucun de ces personnages n'est approfondi, car à travers les souvenirs de la narratrice ils n'ont guère de consistance.

Le second groupe est celui qui gravite autour du procès. Si l'intérêt psychologique est plutôt mince, ils jouent un rôle important au point de vue du drame. Le visage de Bob Ewell perce l'écran comme une menace. Il est l'incarnation du mal comme Atticus est celle du bien. C'est lui, l'instigateur du procès inique, le père dénaturé, le criminel qui s'attaque à des enfants. L'annonce de sa mort signifie la fin de la terreur pour Scout et Jem. Sa fille Mavella apparaît comme une victime à la fois de son père et de la misère. Le personnage du noir Tom Robinson est traité avec une sympathie évidente, trop évidente peut-être car on perçoit avec

facilité les bonnes intentions de l'auteur. Le shérif met fin au problème de conscience posé à Atticus par la mort violente de Bob Ewell. Poursuivre Boo Radley l'innocent, ce serait un crime et Scout a le mot de la fin: "Ce serait comme tuer un rossignol."

2. Réalisation

Pour le film *Du Silence et des ombres*, Robert Mulligan a adopté un style simple, désuet, qui se veut tout près de la réalité qu'il décrit. On le lui a reproché. Et non sans raison. Le meilleur style est celui qui épouse l'oeuvre et la fait resplendir. Un retour en arrière à un style dépassé n'est pas la solution adéquate pour évoquer une époque révolue. La simplicité du film plaît, son ton suranné agace. Aussi la critique fut-elle on ne peut plus divisée lors de la présentation du film, à Cannes, le 20 mai 1963. Voici, entre autres, deux témoignages :

"Mulligan n'est pas un foudre, on le sait. Mais sa mise en scène ici est particulièrement grossière et truqueuse. Le mélo se drape dans les oripeaux les plus douteux de la fausse audace". (Michel Aubriant dans *Paris-Presse*.)

"Rien que de bons sentiments. Mais autour, une poésie prenante, une sorte de chaleur communicative, de tendresse agissante, qui nous font oublier ce que tel ou tel personnage, telle ou telle situation peuvent avoir parfois d'un peu conventionnel." (Henri Rabine dans *La Croix*.)

a) Images et cadrages :

Discret et narratif comme il convient à la confiance, le ton du récit s'élève par paliers jusqu'à l'intensité dramatique du procès de Tom Robinson.

La simplicité du sujet et du style exclut la recherche de l'écriture. Les images sont souvent composées d'un personnage en demi au premier plan et de deux ou trois autres qui avancent dans l'échancrure droite ou gauche du cadrage. Le premier personnage s'efface et le deuxième prend sa place au bord de l'écran. Le pneu qui sert de balançoire, les arbres au tronc tortueux, le banc suspendu, la façade de la maison voisine sont montrés isolément et contribuent à créer l'atmosphère des jeux et des mystères de l'enfance. Deux images remarquables : celle où l'on voit à travers le rideau Scout et son père lisant alors que la lumière tamisée par la gaze et le naturel des attitudes composent un tableau d'une grâce parfaite; la deuxième est celle du gros plan de Scout emprisonnée dans le "jambon"; tout l'écran est noir et dans un rectangle l'oeil et le bout du nez de Scout apparaissent fortement éclairés. Il se dégage de ces images une poésie intense et vraie.

L'utilisation des gros plans est toujours pertinente. Mais c'est au procès que le procédé acquiert sa pleine efficacité. La camera scrute les visages et dévoile les sentiments qui troublent les âmes. Inoubliables sont les pleurs de Tom Robinson, le regard traqué de Mayella et le rictus hypocrite de Bob Ewell.

b) Rythme

Les séquences sont longues et le rythme lent. Des fondus enchaînés ou des fondus au noir servent souvent de transitions. Ces moyens simples sont parfaitement adaptés. Les surimpressions qu'ils permettent ou l'évanouissement dans l'obscurité qu'ils suppriment expriment la fugacité des souvenirs et le rêve qui habite l'enfance.

c) Trame sonore.

L'abondance du dialogue ramène à une conception désuète du cinéma dont nous avons dit que Robert Mulligan voulait tirer un effet stylistique. Effet manqué, croyons-nous. Devant un film bavard comme *Du Silence et des ombres*, nous comprenons mieux, à notre agacement, que le cinéma doit pratiquer la plus grande économie de paroles pour laisser parler l'image.

d) Interprétation

Malgré ses défauts, le film reste remarquable à cause de la qualité de l'interprétation. De Gregory Peck tout a été dit depuis qu'il s'est vu attribuer un Oscar pour le rôle d'Atticus Finch. Citons seulement *Les Amis du film* (juillet-août 1963, no 88, p. 35) :

"Voilà un grand acteur. Par la taille et par le talent. Le mythe de Gregory Peck, puisque mythe il y a, nous hausse au-dessus de nous-mêmes. Il personnifie, en effet, l'énergie, l'intelligence, le sang-froid, la loyauté qui sait se méfier, la virilité qui sait s'émouvoir. Bref toutes les qualités que nous n'avons pas. On l'aime de posséder une âme . . .

Une sensibilité tôt éveillée, tôt réprimée, frémit sous les répliques, sous les gestes de ce taiseux aux longues jambes dont les yeux noirs se posent sur ses partenaires avec une tranquille assurance. Et comme il sait ne point la montrer ! Quel jeu sobre, retenu, concentré !"

Aux côtés de cet interprète incomparable, le trio des enfants. Dirigés d'une main de maître par Robert Mulligan, ils assurent au film son poids d'authenticité, son atmosphère de poésie. Scout, Jem, Dill ont trouvé en Mary Badham, Philip Alford et John Megna des interprètes d'une simplicité, d'une spontanéité égales à leur charme.

3. Jugement d'ensemble

De ce film se dégage une poésie subtile qui justifie aussi bien le titre français que le titre original : *To Kill a Mockingbird* (Tuer un rossignol). Cette poésie émane des jeux des enfants, de la qualité d'âme du père, de la présence des êtres bons ou méchants qui hantent l'imagination de Scout.

L'unité entre l'imaginaire et le vécu se réalise dans le personnage du père qui appartient à la fois au monde des enfants et à celui des adultes. C'est aussi lui qui porte le message du film. Son exemple est tonique. Par ses qualités d'intelligence et de cœur, il s'impose au respect et à l'admiration des spectateurs. Le cinéma ne nous comble pas souvent en ce sens : "A Gregory Peck, venu à Cannes pour la présentation du film, une journaliste faisait re-

marquer que ce personnage est trop parfait pour être vrai. A quoi l'artiste, qui est fort attachant au naturel, a répondu que de tels hommes existent à de nombreux exemplaires dans la vie, à commencer par son propre père et celui de la romancière, qui a servi de modèle et qu'il connaît aussi. Une certaine forme de cinéma finirait par faire croire qu'il n'y a que des anormaux. Il est heureux que de temps en temps on rappelle le contraire, ce qui n'a pas plu à certains critiques, persuadés qu'il est impossible de faire du cinéma avec de bons sentiments". (Jean Leroy, *Ecrans de France*, no 301).

Du Silence et des ombres est donc un film à voir, une de ces œuvres dont la vision rend meilleur et donne confiance dans l'homme de notre temps.

Sr S.-Marie-Eleuthère

